

Littérature

Les écrivains de l'Indochine / No 83 :

Hermann SCHREIBER

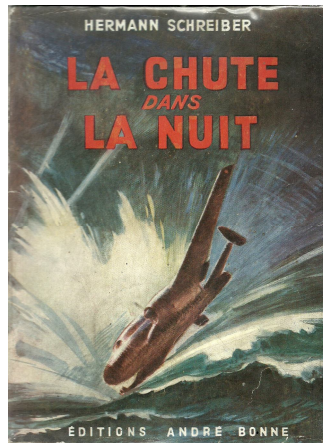
Le 11 juin 1950, le DC4 d'Air France décolle de l'aéroport de Saïgon pour rejoindre Paris. 23 heures plus tard, après trois escales, il s'abîme en mer trois kilomètres avant le seuil de la piste de l'île de Bahrein. Sur les 52 passagers et membres d'équipage, on ne retrouve que 6 rescapés.

Le 13 juin 1950, à nouveau le DC4 d'Air France pour Paris décolle de Saïgon, et lui aussi, à son tour, le lendemain soir, s'écrase en mer au même endroit, juste avant l'atterrissage à Bahrein. Il y a 40 morts et 13 rescapés.

Une telle double tragédie, à 48 heures d'intervalle, ne peut que déclencher une foule d'hypothèses, relayées par la presse. Pourrait-il s'agir d'un double attentat, tant cette coïncidence est troublante et inexplicable ? On épluche bien sûr les listes de passagers. Oh ! il y avait du beau monde : on trouve parmi les victimes, Henri Maux haut-fonctionnaire français envoyé par le général de Gaulle en Chine ; il y a aussi un ingénieur de la Compagnie des Mines, et puis un guitariste célèbre et aussi des religieux de l'Eglise de Nouvelle-Calédonie. Plus troublant, on s'aperçoit que se trouvait à bord un journaliste d'enquêtes du journal « *Franc-Tireur* », François-Jean Armorin, revenant d'Indochine avec dans sa serviette un reportage sulfureux sur les trafics d'or et de piastres et les réseaux mafieux et Corses de Saïgon.

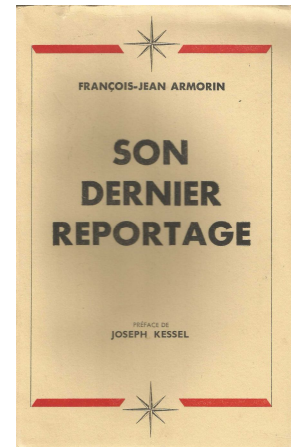
Hermann Schreiber est un journaliste et historien autrichien. Cette incroyable histoire va lui donner l'idée d'écrire un roman absolument remarquable, '*La chute dans la nuit*', publié en allemand en 1950 et traduit en français trois ans plus tard.

L'hôtesse de l'air, Raymonde Bazin, vient d'échapper miraculeusement au crash de son avion. L'appareil s'est posé sur l'eau ; le nez est planté sur le fond, trois mètres plus bas.



Les quelques survivants, vont se cramponner toute la nuit à la queue de l'appareil, chahutés par les vagues. Il fait nuit et froid. Certains sont blessés. De la première ligne du roman à la dernière, le lecteur est tenu en haleine par le récit tragique de la jeune femme qui ne veut pas mourir. Lorsque la mer se calme, Raymonde revoit sa vie passée et surtout la surprise qui l'attendait à son arrivée trois jours plus tôt dans le hall de l'aéroport de Saïgon : ce grand garçon rieur en kaki qui s'obstinait à trouver une place à bord de l'avion en partance, c'était lui, mais oui, Pierre Aubin, le journaliste, son ancien condisciple de la Sorbonne et le camarade de ses combats à la libération. Ils vont donc partager la brève escale de Saïgon. Pierre reste discret sur son emploi du temps, mais ils prévoient de passer la soirée ensemble. Raymonde l'attendra en vain sur la terrasse du *Continental*. Triste, elle rentrera se coucher. Au milieu de la nuit, on la réveillera. Pierre est en bas, ensanglanté. La police l'a accompagné, en recommandant qu'il quitte Saïgon le plus vite possible car sa vie était en danger. C'est alors qu'il va raconter à Raymonde le guet-apens dans lequel il était tombé. Mais il ne dira rien de plus car tout se trouve dans la serviette qui ne le quitte pas...

Une serviette que l'on retrouvera le lendemain, flottant sur les eaux du Golfe Persique...



Le corps du journaliste, lui, ne sera jamais retrouvé...

Né en 1923 à Crest, dans la Drôme., François-Jean Armorin n'avait que 27 ans. Il était parti, avec sa fougue habituelle, vers l'Asie du Sud-Est, d'où il devait rapporter un grand reportage. Un reportage qui va le mener '*Aux frontières de la guerre chaude*'. D'abord Hong Kong, dernière forteresse des coffres-forts du monde libre, puis Macao, où pirates, filles et jeux se partagent la nuit. Et enfin ce sera Saïgon. Saïgon en 1950, c'est un peu la fin d'un monde. '*Chaque soir amène sa provenance de morts et de blessés*'. Mais à Saïgon, il va se heurter à une autre jungle : '*A la terrasse du plus grand hôtel de la ville, je prenais l'apéritif. La buée collait aux verres, on se sentait presque en France. Un gentleman s'approcha et me dit : C'est toi le journaliste qui raconte que X... est le chef du gang des Corses ici ? La puissance en question est aussi le patron de l'hôtel ; on me traîna devant le Seigneur qui m'attendait à sa table. Il me dit 'Foutez le camp, je ne veux plus vous voir ici !'. Je bouclai mon sac. C'était le verdict et ils font la loi'...*

L'enquête qui recherchera les causes du double crash, conclura à de mauvaises conditions météo, fatigue du pilote et surtout, faute à pas de chance...

François Doré.
Librairie du Siam et des Colonies.